

LABOURDONNAIS – MORPHY

A MONSIEUR GEORGE ALLEN,

PROFESSEUR DE LANGUE GRECQUE A L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE, AUTEUR DE LA VIE  
DE PHILIDOR.

MONSIEUR,

Vous trouverez bien naturel que l'envoi que vous m'avez fait m'ait rendu un peu fier. Mais quelque reconnaissant que je sois de la distinction flatteuse dont j'ai été l'objet, croyez que je ne suis que rigoureusement juste en vous disant que votre ouvrage est certainement un des meilleurs de ce genre que j'aie jamais lus.

Vous réunissez l'exactitude patiente des Allemands à la netteté et au coloris de nos bons écrivains. J'ai été charmé, mais non pas étonné, de trouver autant d'élégance

P4

et de bon goût chez un homme qui vit continuellement dans la familiarité des poètes et des orateurs de l'antiquité.

Ces morts illustres seront éternellement les modèles de quiconque voudra donner à l'expression de ses pensées et de ses sentiments la grâce qui séduit et l'éloquente simplicité qui force la conviction et pénètre les cœurs.

Puissent vos travaux, si utiles à vos concitoyens, vous laisser assez de loisir pour jouir librement du commerce de ces amis immortels, et pour vous occuper un peu du noble jeu qui a été le délassement favori de tant d'esprits élevés !

Après Deschappelles et Labourdonnais, il m'a été donné de voir un jeune homme que l'on peut et que l'on doit placer sur la même ligne. Sa supériorité est aussi évidente que la leur. Elle est aussi incontestable et se révèle de la même manière.

- Morphy est-il aussi fort ou plus fort que Labourdonnais ?

On m'a fait bien souvent cette question, à laquelle il est impossible de répondre simplement et positivement. Quelques réflexions feront comprendre cette impossibilité.

L'art a plusieurs faces, et doit être examiné, analysé,

P5

apprécié sous divers aspects en se plaçant à des points de vue différents.

Raphaël est-il un plus grand peintre que Rubens ? autre question inutile et insoluble.

Raphaël et Rubens sont des génies de premier ordre qui ont suivi des routes différentes, chacun obéissant à son organisation particulière, subissant l'influence du milieu dans lequel il était placé, du climat, des idées dominantes, des mœurs du pays et de l'époque; tous deux s'adressant aux hommes qui ont le sentiment du beau et agissant impérieusement sur eux, mais à des degrés différents, parce que chaque homme comprend mieux telle ou telle partie de l'art selon sa propre nature.

Admirons donc Raphaël et Rubens dans la mesure de nos facultés; laissons-les tous deux au premier rang où ils se sont placés, et comprenons bien que l'art nous sera mieux connu à mesure que nous sentirons mieux les beautés de leurs œuvres.

Venons maintenant à Labourdonnais et à Morphy, l'un entrant dans la vie, l'autre mort, tous deux immortels !

Je ne veux pas les comparer, je laisse à quelque autre la triste tâche d'abaisser l'un pour élever l'autre. Je ne veux que faire ressortir l'étrange contraste de

P6

leurs organisations et rendre évidente l'impossibilité d'une discussion qui aurait pour but de faire descendre l'un d'eux au second rang.

Enfin, je cède surtout au plaisir de parler d'eux: en m'interrogeant, on m'en a donné l'occasion, je la saisis avidement.

Dans un siècle, quand on parlera de ce jeune homme traversant les mers pour venir défier les plus habiles, triomphant avec une facilité merveilleuse, se faisant des amis de ceux qui ne peuvent être ses rivaux, et tellement supérieur à tous que cette supériorité ne peut offenser personne; on trouvera dans cette histoire quelque chose de poétiquement chevaleresque.

Du temps de Labourdonnais, les échecs étaient encore un jeu. Jeu infiniment supérieur à tout autre, mais enfin qui n'excluait ni la gaieté, ni l'animation. La perte d'une ou deux parties était supportée sans irritation et n'était pas regardée comme un événement funeste, une humiliation profonde, qui vous abaissait dans l'opinion des contemporains et de la postérité en faisant le triomphe de vos ennemis.

Ces expressions sont exagérées, sans doute ; mais cette exagération est fondée sur quelque chose de très réel. Oui, en faisant partout et unanimement des

P7

efforts pour perfectionner la théorie des échecs, en cherchant à en faire une science positive, on a changé, pour ainsi dire, la physionomie du jeu; et le caractère même des joueurs a été sensiblement modifié.

Quand Morphy fait attendre un coup pendant vingt minutes, il fait l'analyse de la position, calcule toutes les variantes et leurs conséquences jusqu'à leurs dernières limites, et cela sans le moindre effort apparent; sa figure reste calme, le sang n'afflue pas à son front. C'est une incomparable puissance d'abstraction et une clarté d'intuition qu'on ne peut trop admirer. Aussi, comme tous les vrais amateurs, alors je regarde, j'attends et j'admire.

Mais, à quelques pas de là, sont des joueurs de quatrième ou de cinquième force, qui nous font attendre aussi longtemps un coup faux. Cette lenteur systématique est la plaie de notre époque. Le temps passé était moins sérieux : qu'il me soit permis de le regretter sous quelques rapports.

Ces considérations générales feront mieux comprendre ce que j'ai à dire de ces deux joueurs célèbres. Nous connaissons Morphy, sa distinction, sa réserve, sa sobriété, la délicatesse de ce jeune corps qui supporte une tête si admirablement conformée ; en outre, le buste de Lequesne et ses reproductions par la photographie

P8

et la gravure, ont rendu ses traits familiers à tous, les ont, pour ainsi dire, popularisés.

Les traits de Labourdonnais sont inconnus à la plupart des joueurs actuels. Pour nous-même, qui avons vécu avec lui, ils deviennent plus vagues à mesure que le lointain s'accroît et que nos souvenirs s'affaiblissent.

Au lieu d'un portrait, nous ne possédons qu'une triste caricature dessinée d'après un masque affreux moulé après la mort. Ce que je puis affirmer, c'est que sa physionomie, éminemment significative, exprimait surtout la gaieté et l'amour du plaisir. Trop souvent Béranger aurait pu dire de lui comme d'Émile Debraux ;

"Pouffant de rire à voir couler sa vie

"Comme le vin d'un tonneau défoncé."

Labourdonnais obéissait à une constitution vigoureuse; c'était une rare et délicate intelligence dans le corps d'un Hercule. Il haussait dédaigneusement ses larges épaules quand on lui rappelait cette belle règle de conduite :

*Sic praesentibus utaris voluptatibus, ut futuris non noceas*

C'est que chez lui il y avait d'autres points d'irritation que les échecs; et si l'on avait pu distinguer ce qu'il chantonnait tout bas pendant que son adversaire

p9

cherchait le coup juste, on aurait entendu quelque chose comme :

"Au lit, à table,

"Aimons, buvons ;

"Puis, envoyons  
"Les affaires au diable..."

Or, l'excitation simultanée du système nerveux, de l'estomac et du cerveau, tuerait le plus robuste athlète. Labourdonnais mourut trois ans après la naissance de Morphy.

Le rire allait bien à sa voix forte : sa bouche spirituelle et sardonique semblait toujours disposée à la raillerie, et il lui fallait faire effort pour jouer avec une silencieuse application.

Comment donc comparer des natures si opposées?

N'est-il pas évident que, chez des joueurs de constitutions si différentes, la manière d'apprécier et de pratiquer le jeu n'a pu être la même? Voyons si c'est par leurs oeuvres que l'on peut les rapprocher et les classer.

A peine les parties de Morphy sont-elles jouées qu'elles sont publiées, répandues, étudiées partout où un amateur possède un échiquier. Parties à but, à avantage, sans voir, jouées en Amérique, en Angleterre, en France, tout a été recueilli, annoté et livré à notre

P10

juste admiration; tout, Dieu merci, est publié, en anglais, en français, en allemand, en italien : rien n'est perdu pour nous ni pour la postérité. Nous avons pu pressentir, dès l'âge de onze ans, ce que serait ce génie exceptionnel. Aujourd'hui, nous le voyons dans son complet développement. Grâce à cette publicité, les amateurs de tous les pays ont de perpétuelles et incomparables jouissances, et partout une admiration sympathique suit avidement toutes les phases des luttes de Morphy et applaudit à ses innombrables succès. Les innovations heureuses trouvées par lui sont constatées, gravées en caractères indélébiles, et désormais acquises à la science. Et, à ce propos, je ferai remarquer que l'ouverture trouvée par le capitaine Evans a eu l'heureux privilège d'être adoptée et perfectionnée par Labourdonnais, Mac-Donnel et Morphy. Il est probable que ces trois maîtres ne laisseront rien à faire à leurs successeurs, et que les meilleurs coups de ce joli début seront à jamais déterminés quand Morphy nous aura donné l'analyse qu'il nous a récemment annoncée.

Quant à Labourdonnais, nous l'avons vu jouer pendant bien des années; et quel charmant plaisir ! quelle fête de tous les jours ! que de rires ! que d'exclamations admiratives !

Mais aucun de nous n'a jamais pensé à conserver

P11

ces parties si supérieurement ingénieuses. Lui-même n'y a jamais songé. C'est de notre part une négligence incroyable et inexcusable, et il a fallu qu'il allât en Angleterre pour qu'il restât de lui quelque chose d'important. Il ne s'est pas même rencontré parmi nous un spéculateur qui ait eu l'idée de faire une excellente affaire en publiant un choix des parties de Labourdonnais; parties, au reste, qui étaient toutes à avantage, et presque toutes à la pièce. Mac-Donnel seul a joué à but; et, si l'on tient compte de la rapidité des combinaisons, de la promptitude du calcul et du nombre des parties gagnées, il est resté bien loin de Labourdonnais, qui lisait le journal pendant les méditations de son adversaire.

Si les échecs sont une science, si une partie est une suite de problèmes qu'il faut résoudre avant de jouer chaque coup, l'incroyable puissance d'analyse de Morphy le met peut-être au-dessus de tous ses prédécesseurs. Mais on ne peut pas nier que cet incomparable jeu ne soit aussi du domaine de l'imagination, quand une sorte de révélation soudaine fait apercevoir dans son entier développement, une combinaison ingénieuse dont un long examen prouverait ensuite la justesse, et c'est ce que nous avons cent fois admiré chez Labourdonnais; car Labourdonnais avait quelque

P12

chose de plus que la science : il avait l'inspiration ! Entre 1840 et 1858 nous avons eu un véritable interrègne. En effet, dans quelque genre que paraisse un artiste du premier ordre il excite autour de lui une fermentation féconde; chaque talent secondaire fait effort pour se rapprocher du modèle, et, au bout de quelque temps, le

niveau de l'art s'élève sensiblement. C'est alors que se forment les grandes réunions d'adeptes et qu'une ferveur inaccoutumée embrase tous les esprits.

Cela est frappant, sans doute; mais ce qui l'est bien plus, c'est l'effet produit par la perte ou la retraite de celui qui était l'âme et l'origine de ce mouvement vers le progrès. Il disparaît... l'impulsion cesse, et bientôt une étrange froideur succède à cette ardente animation. Tout à l'heure c'était la lumière et la certitude; voici maintenant les hésitations et le doute ; voici de misérables rivalités et des prétentions funestes qu'une supériorité incontestable avait comprimées et qui se réveillent tout à coup.

. Les échecs perdent alors en grande partie ce qui en faisait un plaisir, un délassement, une consolation. Alors se relâchent ces liens invisibles qui unissent tous les joueurs. Sorte de fraternité qui me permettrait, Monsieur, de vous serrer cordialement la main comme

p13

à un ami, si j'étais assez heureux pour me trouver un jour avec vous.

Reste la partie scientifique. L'isolement est favorable à la méditation : on s'isole pour résoudre des problèmes. Achille boudant sous sa tente a peut-être écrit un traité sur la tactique. Ainsi, nous avons vu des hommes de talent se livrer à l'étude de la théorie et les livres se multiplier. On a signalé les erreurs des anciens maîtres, on a perfectionné les débuts et les fins de parties. Nous avons vu l'ingénieur Kieseritski faire de l'échiquier un assemblage de figures diverses obtenues par le dessin géométral, et baser son enseignement sur cette donnée mathématique.

Une conséquence curieuse et frappante de cette décomposition linéaire des soixante-quatre cases, c'est la possibilité de suivre plus facilement les positions d'une partie sans échiquier. Il y a aujourd'hui un assez grand nombre de joueurs qui font sans peine ce qui jadis paraissait miraculeux. Dans ces conditions, et sur ce champ de bataille idéal, Morphy est encore bien supérieur à tous ; mais, enfin, Harrwitz a fait huit parties simultanément , et vous connaissez, Monsieur, des joueurs qui font ainsi une, deux ou trois parties, et peut-être plus. Leur nombre croît tous les jours, tellement qu'il faut reconnaître que la manière actuelle

P14

d' étudier a créé, pour les plus habiles, une véritable mnémonique.

Ainsi, pour bien préciser mon opinion, Labourdonnais était un homme de sentiment et d'action, Morphy est un homme de pensée et de réflexion. Ils auront été les premiers de leur temps, et il est probable qu'à aucune époque personne n'a été plus habile.

Oublions les dates et supposons qu'une lutte eût pu s'engager entre eux. Je ne sais quel eût été le vainqueur; mais, évidemment, pour les joueurs futurs, leurs parties eussent été d'admirables modèles qui auraient fait faire à notre jeu d'incalculables progrès, et leurs noms, honorablement unis comme ceux du Puttino et de Paolo Boï, seraient restés tous deux au premier rang dans l'opinion des hommes.

Dans un numéro de son journal, M. Dubois, de Rome, ce charmant joueur, si varié, si ingénieux, si Italien, a tranché la question, et décidé que depuis le Puttino, il n'avait paru aucun joueur de la force de Morphy. Qui ne comprendra cet enthousiasme ? et qui plus que Morphy est capable de le faire naître? Mais si l'on soumet ce jugement (qui n'est réellement qu'un cri d'admiration) à l'analyse de la froide raison, on objectera que dans tous les arts on en a dit autant de tous les hommes supérieurs. Leurs admirateurs,

P15

éblouis et sous le charme, ne peuvent et ne veulent admettre aucune comparaison. Ils nient les merveilles passées pour ne diminuer en rien le prestige de ce qu'ils ont sous les yeux : c'est l'histoire de toutes les époques favorisées qui ont vu naître des talents ou des génies du premier ordre.

Je terminerai ici ce long bavardage en vous remerciant encore, Monsieur, de votre précieux envoi. Je suis heureux de pouvoir dire que nous avons des pensées communes, et que, malgré la distance, nous nous touchons par quelques points. Comme vous, j'aime les anciens. Vivez toujours au milieu d'eux, en dehors et bien loin des petites misères et des misères de la vie. Aimons aussi et honorons les échecs; grâce à eux, le dix-neuvième siècle comptera deux hommes célèbres de plus.

DOAZAN.

LABOURDONNAIS – MORPHY

To MR GEORGE ALLEN,

PROFESSOR OF GREEK AT THE UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA  
AUTHOR OF THE LIFE OF PHILIDOR.

DEAR SIR,

You will not be surprised to learn that the letter you sent me made me quite proud. But however grateful I am about the flattering distinction of which I was the object, believe me that I am only strictly fair in telling you that your work is certainly one of the best of this kind that I have ever read. You combine the patient exactness of the Germans, and the neatness and the colour of our good writers. I was charmed, but not amazed, to find so much elegance

P4

and good taste in a man who lives continuously in the familiarity of the poets and speakers of the antiquity. These illustrious dead men will be eternally the models of whoever wants to give his thoughts and feelings the grace which charms and the eloquent simplicity which forces conviction and enters the hearts.

May your work, so useful for your fellow citizens, leave you enough leisure to enjoy freely the business of these immortal friends, and to spend a little time with the noble game which was the favourite relaxation of so many fine minds!

After Deschappelles and Labourdonnais, I was lucky enough to see a young man whom one can and whom one must place in the same bracket. His superiority is as obvious as theirs. It is undeniable too and reveals itself in the same way.

- is Morphy as good as or better than Labourdonnais?

I was often asked this question, to which it is impossible to answer in a simple and affirmative way. Some reflections will help understand this impossibility. Art has several faces, and should be examined, analysed,

P5

appreciated in various aspects by seeing things from different points of view.

Is Raphaël a greater painter than Rubens? Another pointless and insoluble question.

Raphaël and Rubens are first-rate geniuses who followed different roads, each of them obeying a particular organization, being subject to the influence of the environment in which he was placed, of the climate, the dominant ideas, the customs of the country, and of their time; both addressing people who have the feeling of the beautiful and acting magisterially on them, but to different degrees, because everyone has a better understanding of such or such part of art according to his own nature.

Thus, let us admire Raphaël and Rubens to the extent of our faculties; leave them both at the forefront where they are placed, and indeed let us understand that art will be better known to us as we feel the beauty of their works.

Let us come now to Labourdonnais and Morphy, one entering life, the other dead, but both immortals!

I do not want to compare them, I will leave someone else the sad task of lowering one of them just to raise the other. I only want to emphasize the strange contrast of

P6

their organizations and to highlight the impossibility of a discussion the purpose of which would be to demote one of them to the second rank.

Finally, I have yielded to the temptation of speaking about them: I was given the opportunity, and I greedily seized it.

In one century, when we speak about this young man crossing the seas in order to defy the most skilful, triumphing with wonderful ease, making friends of those who cannot be his rivals, and so superior to them than this superiority cannot offend anybody, we will find in this story something poetically chivalrous.

In Labourdonnais's time, chess were still a game. A game infinitely higher than any other, but which excluded neither gaiety nor animation. The loss of one or two games was suffered without irritation and was not looked upon as a disastrous event, a major humiliation which lowered you in the opinion of your contemporaries and of posterity while giving victory to your enemies.

These expressions are exaggerated, undoubtedly; but this expression is founded on something real.

Yes, by making efforts everywhere and unanimously

P7

to improve the theory of chess, while trying to make it a positive science, we changed, so to speak, the aspect of the play; and the very character of the players was appreciably modified.

When Morphy doesn't play a move for twenty minutes, he analyses the positions, calculates all the variants and their consequences until their last limits, without the least apparent effort; his face remains calm, blood does not rise to his forehead. It is an incomparable power of abstraction and a clearness of intuition that one cannot admire too much. So like all real chess-lovers, I just watch, wait and admire.

But, not far away, there are players of fourth or fifth force who make us just as long for a bad move. This systematic slowness is the wound of our time. Ancient times were less serious: Allow me to miss them for some reasons.

These general considerations will help us understand better what I have to say about these two famous players. We know Morphy, his distinction, his reserve, his sobriety, the delicacy of this young body which supports a head so admirably formed; moreover, the bust by Lequesne and his photo and engraving reproductions

P8

have made his features familiar to all, so to speak, popularized them.

The features of Labourdonnais are unknown to the majority of current players. For me, who lived with him, they become uncertain as time goes on and our memories weaken.

Instead of a portrait, we only have a sad caricature drawn from a dreadful mask moulded after death. What I can affirm is that its aspect, eminently significant, expressed above all gaiety and a love of pleasure. Too often Béranger could have said of him like he did of Emile Debraux:

"Sniggering to see his life running  
Like the wine of a battered barrel"

Labourdonnais had a vigorous constitution; there was a rare and delicate intelligence in the body of a Hercules. He raised his broad shoulders contemptuously when this fine rule of behaviour was pointed out to him:

*Sic praesentibus utaris voluptatibus, ut futuris non noceas*

There were other points of irritation than chess in him; and if one had been able to distinguish what he hummed low while his adversary

p9

sought the right move, one would have heard something like:

"In bed, at the table,  
"Let's love, drink;  
"Then, let us send  
"business to the devil..."

However, the simultaneous excitation of the nervous system, stomach and brain, would kill the most robust athlete. Labourdonnais died three years after Morphy's birth.

Laughter suited his strong voice: his spiritual and sardonic mouth always seemed disposed to a mocking remark, and had to make an effort in order to keep serious.

So how can we compare such opposing natures?

Isn't it obvious that, in players of such different constitutions, the manner of appreciating and practising the game could not be the same? Let us see whether it is by their games that one can bring them closer and then classify them.

Hardly are Morphy's games played that they are published, circulated, studied wherever an amateur has a chessboard. Games at odds in order to make the game equal, or without seeing the board, played in America, in England, in France, everything has been collected, annotated and put forward for

P10

us to admire; everything, thank God, has been published, in English, French, German, Italian: nothing is lost for us or for posterity. We have a presentiment of what this exceptional genius would be, as of the age of eleven years. Today, we see him in his complete development. Thanks to this publicity, chess-lovers from all countries have perpetual and incomparable pleasures, and everywhere a sympathetic admiration avidly follows all the phases of Morphy's battles and applauds his innumerable successes. Happy innovations found by him are noted, engraved in indelible characters, and are now part of the science. And, on this subject, I will point out that the opening found by captain Evans was lucky enough to be adopted and improved by Labourdonnais, Mac-Donnel and Morphy. It is probable that these three Masters will not leave anything to discover to their successors, and that the best moves of this pretty opening will be forever given when Morphy gives us the analysis that he has recently announced.

As for Labourdonnais, we saw him playing for many years; and what a charming pleasure! What a festival every day! So many laughs! So many wonderful exclamations!

But none of us thought of preserving

P11

these exceedingly clever games . He himself never thought about that. This is an incredible and inexcusable negligence on our part, and it was necessary for him to go to England for something significant remained of him. There was not even among us a speculator who had the idea of making an excellent deal by publishing a choice of Labourdonnais's games; games, incidentally, which were all "at odds", and a lot of them "at odds giving a piece". Mac-Donnel alone played games "at odds with a particular goal"; and, if one takes account of the speed of the combinations, of the promptitude of calculation and the number of games won, he remained far behind Labourdonnais, who read the news during the meditations of his opponent.

If chess is a science, if a game is a succession of problems which must be solved before playing each move, the incredible power of analysis of Morphy put him perhaps above all his predecessors. But one cannot deny that this incomparable play is not also part of imagination, when a kind of sudden revelation is revealed in its complete development, a clever combination whose long examination would then prove its accuracy, and it is what we admired a hundred times in Labourdonnais; because Labourdonnais had

P12

something more than science: he had inspiration! Between 1840 and 1858 we had a true interregnum. Indeed, there was around him a fertile fermentation; each secondary talent making an effort to approach the model, and, after some time, the level of art rose appreciably. Then, at this point, great gatherings of followers were formed and an unaccustomed enthusiasm fired people's minds.

This is striking, undoubtedly; but what is much more, is the effect produced by the loss or the retirement of the one who was the heart and the origin of this movement towards progress. He disappeared... the impulse ceased, and soon a strange coldness succeeded this burning animation. A few moments ago it was the light and the

certainty; now hesitation and doubt; poor rivalries and the pretensions that an undeniable superiority had quashed and which suddenly awoke.

Chess mainly lost what made it a pleasure, a relaxation, a consolation. Then these invisible bonds which linked all players slackened. A fraternity which would allow me, Sir, to shake your hand as I

p13

would a friend's, if I were lucky happy to meet you one day.

There remains the scientific part. Isolation favours meditation: one isolates oneself to solve problems. Achilles sulking in his tent perhaps wrote a treatise on tactics. We saw men of talent giving themselves to the study of theory, and books multiplied. The errors of the former Masters were announced, the beginnings and the ends of parts were improved. We saw clever Kieseritski making the chessboard an assembly of various figures obtained by geometrical drawing, and basing his teaching on this mathematical data.

A curious and striking consequence of this linear decomposition of the sixty-four squares, is the possibility to follow with ease the positions of a game without a chessboard. There is today quite a large number of players who easily achieve what formerly appeared miraculous. Under these conditions, and on this ideal battlefield, Morphy is still better than anybody; but, finally, Harrwitz played eight games simultaneously, and you, Sir, know players who play one, two or three games, and perhaps more. Their number grows every day, so much so that it should be recognized that the current way

P14

of studying has created, for the most skilful, a true mnemonic.

Thus, to set out my opinion clearly, Labourdonnais was a man of feeling and action, Morphy is a man of thought and reflection. They have been the best of their time, and it is probable that, at any time, nobody was more skilful.

Let us forget the dates and suppose that a match could be played between them. I do not know who the winner would be; but, obviously, for future players, their games would have been admirable models which would have made our game progress incalculably, and their names, honourably linked like those of Puttino and Paolo Boï, would have remained in the forefront of our opinion.

In an issue of its newspaper, Mr. Dubois, of Rome, this charming player, so varied, so clever, so Italian, solved the question, and decided that since Puttino, no player had emerged with the force of Morphy. Who cannot understand this enthusiasm? And who better than Morphy is able to arouse it? But if one subjects this judgement (which is really only a cry of admiration) to the analysis of cold reason, one will object that in all arts the same has been said of all the great men. Their admirers,

P15

dazzled and under the charm, cannot and do not want to admit any comparison. They deny past wonders in order not to diminish the prestige of what is before their eyes: it is the history of all eras that have seen the birth of great talents or geniuses.

I will finish this long chatter by thanking you, Sir, for your invaluable missive. I am happy to be able to say that we have common ideas, and that, in spite of the distance, we are close in some ways. Like you, I like the old players. Continue to live amongst them, far from the pettiness and miseries of life. Also let us love and honour chess, thanks to this game, the nineteenth century has two more famous men.

DOAZAN.

Traduction: Alain Biénabe.

(Un grand Merci à Peter Hancock pour son très gros travail de relecture, et pour le "brush-up" effectué en conséquence !)